

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

---

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

---

## LA VIE OU LA MORT, SANS RETARD !

Amis lecteurs,

Lorsque vous recevez un journal, même sans l'avoir demandé, vous ne pouvez le recevoir indéfiniment sans être considérés comme abonnés : les décisions des tribunaux que nous publions sur la couverture le font assez voir.

Vous direz : mais, je ne l'ai pas demandé ce journal, pourquoi me l'a-t-on envoyé ? La loi cependant vous regarde comme abonnés, et cette loi on doit supposer qu'elle est sage jusqu'à démonstration du contraire. Lorsqu'une chèvre entre dans votre basse-cour, si vous vous avisez de la traire, ne devez-vous rien au propriétaire ? si sans la traire, vous ne la renvoyez pas, ne manquez-vous pas à la charité ?

Les abonnés sont pour un journal une question de vie ou de mort.

On ne veut pas d'un journal, eh bien qu'on le renvoie immédiatement. Si tous ceux à qui il est adressé refusent, le journaliste voit clair dans son affaire et ne fait pas de dépenses inutiles.

Quant aux négligents, le meilleur conseil que nous puissions leur donner, c'est de se dire :

*J'ai été négligent, tant pis pour moi ; pour me punir, je vais payer au plus tôt mon abonnement à la Famille, cela m'apprendra, une autre fois, à ne pas retarder.*

Ceux qui se sont donné la peine de lire les numéros qui ont paru les ont trouvés très intéressants.

La Famille mérite l'encouragement, parce que c'est une œuvre. Plusieurs nous ont écrit que cette publication répondait à un véritable besoin.

Merci à l'Association de Québec, au Monde-Illustré, à la Gazette de Joliette et à l'Etoile du Nord.

F. A. B.

## UN RECIT D'AUTREFOIS

NAIVE LÉGENDE DE LA NOËL

( Pour La Famille )

Celle-là je l'ai recueillie, dans sa simplicité, toute primitive, des lèvres d'une bonne vieille grand mère qui narrait, à notre immense admiration d'enfants, il y a déjà quelques années passées, toute une série de contes et d'histoires se rapportant aux *messes de minuit*. Je l'ai retenue entre toutes les autres parce qu'elle avait plus vivement frappé mon imagination de garçonnet, aussi crédule que curieux, peut-être à cause de son extrême naïveté.

Tout bonnement, c'était exquis d'entendre la grand maman nous raconter cela du ton le plus naturel du monde, comme s'il se fut agi d'un événement ne faisant aucun doute à travers sa longue histoire. Je suis tout confus à la pensée que je vais forcément rester, en essayant de me faire son interprète, bien loin de l'effet qu'elle produisait sur son attentif auditoire.

Dignes fils des vieux Bretons, nos anciens étaient superstitieux au plus haut point, et bon nombre de ceux de la présente génération, dans notre siècle de lumière, conservent encore de ces crédulités, de ces défiances, de ces terreurs puérides dont de prétendus esprits malfaisants, et des revenants enfantés par l'imagination surchauffée, sont la cause. Quoi d'étonnant après cela qu'il soit fait si souvent mention, dans nos légendes du coin du feu, de loups-garous de chasse-galeries, etc., etc.

Baptiste Galipeau n'avait pas du tout l'humeur à rire, le soir de cette messe de minuit-là. Je ne sais trop ce qui avait mal été, à la ferme, le jour d'avant, pour rendre Baptiste aussi maussade, lui si bon garçon d'ordinaire. On était à battre le grain de la récolte d'automne, et l'ouvrage pressait. Dans ce temps-là, l'on ignorait encore les machines perfectionnées qui expédient si vite cette besogne aujourd'hui, et il s'agissait de faire diligence afin d'être prêt, aux premiers beaux chemins d'hiver, à mener tout le grain aux marchés de la ville. Comme l'ou-

vrage était en bon train, Baptiste avait décidé qu'on battrait tard, ce soir-là, après souper, et il avait même, à cet effet, suspendu de lourds fanaux aux solives de la grange pour l'éclairer un peu : la lune qui était forte ce soir-là ferait le reste. Les batteurs étaient allés prendre leur repas, bien gagné, et la *batterie* était restée couverte d'une épaisse couche de pois, où les gousses blondes, encore attachées à leurs tiges, s'entr'ouvraient déjà comme pour livrer, sous les coups du fleau, les richesses de leur sein.

Baptiste tout entier à la réalisation des richesses que lui promettait sa moisson, n'avait pas songé qu'on en était arrivé à la nuit de Noël.

Aussi, grande, immense fut sa surprise lorsque les femmes à la maison, la mère et les deux grandes filles, lui signifèrent qu'il aurait à les faire conduire à l'église, sur les onze heures. Elles voulaient assister à la messe de minuit. Dans la maison, tout était net, clair et bien rangé, comme aux grands jours de fête. C'était le nettoyage complet et traditionnel que font subir à leur intérieur nos bonnes fermières lorsque reviennent les fêtes de l'an nouveau.

Tout cet ensemble frappa Galipeau de surprise et l'impressionna d'autant plus mal qu'il n'y avait moins songé. Il rageait tout bas de voir ainsi ses plans renversés de fond en comble. Cependant, il fallait bien s'exécuter. Les femmes avaient parlé, et Dieu sait si elles sont autoritaires ces bonnes ménagères campagnardes lorsqu'il s'agit pour elles de commander à l'organisation d'une petite fête, après avoir fidèlement obéi et laborieusement peiné, de longs mois durant.

Il fut donc résolu qu'une voiture se rendrait à l'église paroissiale, éloignée de quatre bons milles, pour y conduire ces dames.

Comme on était bien du monde de la famille, outre les femmes, trois garçons et un homme de service avec le père, Galipeau décida qu'on prendrait la grande *traine* dans laquelle tout le monde se tiendrait debout.

Ainsi fut-il fait. La nuit était splendide ; les chemins étaient recouverts d'une molle et blanche couche de neige ; il

soufflait un bon petit vent d'hiver, juste assez piquant pour être de sa saison, ce pendant que la lune et les étoiles se souriaient dans le fond d'un clair et pur firmament et que les grelots de l'attelage jetaient aux échos les sous d'une jolie musique, accompagnant les joyeux propos qu'échangeaient les occupants du véhicule, mis en gaieté par tous ces airs de fête.

Toit en devisant gaiement on avait atteint l'église et les femmes se hâtèrent de se rendre à la sacristie pour y prendre rang et se confesser, si la foule n'était pas trop grande, de façon à pouvoir faire la sainte communion à la messe de minuit. C'est une pieuse coutume des familles, toujours vivace dans nos bonnes campagnes bas-canadiennes.

Cependant, en homme dégoûté et mal intentionné qu'il était ce soir là, pendant que ses fils gagnaient une maison du village pour y attendre l'heure de minuit, en compagnie de quelques autres gars de la paroisse, Baptiste tourna bride et dirigea son cheval vers la maison. Il lui passait par le cerveau la mauvaise idée de ne pas assister à l'office divin et de s'en retourner chez lui, quitte à revenir, une couple d'heures après seulement, quérir le reste de la famille.

Il partit. A peine avait-il dépassé les dernières maisons du village, et comme il allait lancer son cheval à fond de train sur la grande route, en pleine campagne, à quelques pas en avant, il lui sembla distinguer sur le bord du chemin un objet noir se détachant sur le fond blanc de la neige. Piqué de curiosité, il arrêta son cheval, descend de voiture, s'approche de l'insolite trouvaille, la touche et la reconnaît tout bonnement pour un manchon de fourrure.

Sans hésitation il prend l'objet avec lui, se disant qu'il appartenait sans doute à quelque commère de la paroisse et qu'il retrouverait facilement la propriétaire, à défaut de quoi il en ferait présent à la mère Galipeau ou à l'une des grandes filles. Il était, de fait, très joli le manchon ramassé par Baptiste sur le bord de la route.

L'incident terminé, notre homme remet son cheval au galop et veut continuer sa course. Mais un spectacle étrange se pro-

duit alors, spectacle qui, tout d'abord, étonne le récalcitrant personnage et puis bientôt le stupéfie. A mesure qu'il avance sur la route, vers sa demeure, le manchon qu'il vient de déposer au fond de son traîneau développe ses proportions et grossit à vue d'œil.

Et la chose se passe si rapidement que le cheval n'a pas encore franchi une distance de dix arpents lorsque le manchon prend déjà des proportions encombrantes. C'est un baril, puis un tonneau et encore davantage. Il déborde du traîneau en dépit des bâtons qui l'encadrent et du guide qui est forcé de se ranger, de se faire petit devant cet envahissement. Bientôt il gêne la marche de l'attelage et Galipeau songe à jeter bas ce malencontreux manchon. Mais impossible, l'objet semble adhérer fortement au véhicule et tous les efforts que fait Baptiste pour s'en débarrasser demeurent sans succès.

Ce que voyant il commence à s'alarmer et se prend à réfléchir que ce pourrait bien être un avertissement préventif du méfait qu'il médite d'accomplir. Comme pour se bien convaincre et pour l'acquit de sa conscience, il cherche à contraindre son cheval d'avancer quand même. Inutile, l'énorme fardeau est devenu un obstacle insurmontable. Devant cette persistance, marque évidente de quelqu'intervention surnaturelle, Galipeau fait un retour sur lui-même, reconnaît sa faute et la confesse humblement devant Dieu. Il avait plus mauvaise tête que mauvais cœur : C'est encore le défaut de bien des bonnes gens. A peine fait-il cet acte d'humilité qu'il lui vient une heureuse idée. De nouveau il fait tourner bride à son cheval et met le cap sur le village. Pendant qu'il retourne ainsi sur ses pas, le manchon fatal diminue, diminue sans cesse, et reprend peu à peu ses formes naturelles. Plus il approche de l'endroit où il avait été ramassé, plus il redevient ce qu'il était. Si bien que c'est absolument un manchon ordinaire lorsque le traîneau est arrivé à cette place là même. Galipeau s'empresse de le déposer là où il l'avait pris et content de se trouver soulagé d'une sérieuse inquiétude, se rend à l'église pour y remercier Dieu avec tous les autres fidèles. Il entra à l'évangile, juste assez

tôt pour y apprendre lui aussi la bonne nouvelle, la naissance du Divin Enfant Jésus !

Et voilà comment, ajoutait grand'mère, en forme de conclusion à cette si simple histoire qui nous avait tout intéressés, nous, les petits, voilà comment Baptiste Galipeau, en dépit de tout et en dépit de lui-même, assista à la messe de minuit, cette année-là, *par la vertu d'un manchon !*

Il est au moins une morale utile que nous pouvons tirer de ce conte naïf, je me permets, lecteurs et lectrices, de vous l'offrir en bouquet spirituel, comme un modeste souvenir de Noël : C'est que Dieu sait faire servir les causes les plus simples à l'accomplissement parfait de sa volonté, la créature le veuille ou non.

L'homme s'agite et Dieu le mène !

Comme nous ferions bien mieux de nous rappeler cette vérité et d'en prendre notre parti sans détour, lorsque les événements ne se produisent pas au gré de nos désirs, plutôt que de nous répandre, comme cela arrive trop souvent, en vaines et irrespectueuses récriminations contre les desseins immuables de la sainte Providence !

JULES SAINT-ELME.



## EN EUROPE

PAR CI, PAR LA

PRÉFACE

Joliette, 26 décembre 1890.

AU RÉVÉREND M. G. PAYETTE, St-Lin,

*Cher Monsieur,*

J'ai oui-dire que Monsieur le Curé de St-Lin vous avait communiqué, durant son dernier voyage, une série de notes. Ces notes doivent être très intéressantes, si j'en juge par ce que le Révérend M. J. B. Proulx a déjà publié dans ce genre.

Serait-il possible de mettre ce *journal de voyage* sous les yeux des lecteurs de la *Famille* ?

Je vous en serais très reconnaissant, ainsi qu'à Monsieur le Vice-Recteur.

Votre tout dévoué

F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre

Montréal, 3 janvier 1891.

LE RÉVÉREND G. PAYETTE, DESSERVANT DE LA PAROISSE DE ST-LIN.

*Mon cher ami,*

J'ai l'honneur d'accuser réception de votre missive, avec laquelle vous m'envoyez, sous une même enveloppe, une lettre de M. l'abbé Baillairgé.

Je n'ai aucune objection à ce que la *Famille* publie mon journal de Rome ; même c'est un grand honneur à faire à ma prose de voyage, écrite à la vapeur, tantôt dans un wagon de chemin de fer, tantôt sur le tillac d'un paquebot transatlantique, tantôt sur les sofas d'un anti-chambre, presque toujours sur mon genou, rarement sur les quatre pieds solides d'une table.

Je n'y mets que deux conditions : la première, que vous éliminiez vous-même tout ce qui tend à l'intimité, ou se rapporte aux affaires de ma mission auprès du Saint-Siège ; la seconde, que, si mes lettres endorment le lecteur, je n'en sois tenu responsable aucunement.

Pour le reste, je l'abandonne volontiers à la grâce de Dieu et à la bienveillance de mes amis, au nombre desquels vous pouvez compter n'être pas le dernier.

J.-B. PROULX, Ptre

---

St-Lin des Laurentides, 6 janvier 1891.

LE RÉVÉREND F. A. BAILLAIRGÉ, COLLÈGE JOLIETTE

*Monsieur,*

Je suis heureux de pouvoir vous envoyer le journal que vous me demandez, et je souhaite qu'il fasse passer à vos lecteurs d'aussi agréables moments qu'il m'en a causés à moi-même.

Je vous ferai remarquer que M. Proulx pendant son voyage, n'a pas laissé passer un seul jour, sans adresser un mot, notes, journal, ou lettres à ses amis de St-Lin ; je réunis suivant l'ordre des dates ces feuilles diverses en un seul tout, qui n'en aura que plus de variété.

J'intitule le travail : *En Europe, par ci, par là*, et après une entrée : *De Montréal à Montréal*, je le divise en trois parties : 1o De Montréal à Rome ; 2o à Rome ; 3o De Rome à Montréal.

Tout en désirant me conformer autant que possible aux conditions imposées par l'auteur, quelquefois cependant j'ai peut-être manqué à la consigne en n'éliminant pas certaines réflexions qui assurément n'ont pas été écrites pour le public, mais qui, d'un autre côté, ne compromettent personne, font le charme de ce genre de correspondance. J'ai voulu, dans le choix de ces communications, tenir un juste milieu entre trop d'abandon et trop de sévérité.

Souhaitant, au commencement de cette nouvelle année, longue vie à votre revue, je demeure,

Avec une haute considération,

Monsieur l'abbé

Votre très dévoué serviteur

J. G. PAYETTE, Ptre



# EN EUROPE : PAR CI, PAR LÀ

## CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

### DE MONTRÉAL A 'MONTRÉAL

*Mardi, 7 janvier 1890.* — Sur le train en route pour St-Hyacinthe. Quand j'étais plus jeune, et que ma correspondance était peu étendue, une lettre qui m'arrivait par la poste me faisait battre le cœur, et j'en savourais la lecture. Depuis, l'habitude, une accumulation de réponses à faire, et des missives quelques fois ennuyeuses ont enlevé aux messagères de la poste un peu, beaucoup de leur saveur. Je dois faire exception pour votre dernière lettre, elle a réveillé les sentiments de ma jeunesse. Elle était vraiment inspirée pour la circonstance, vous avez frappé sur la note. Savez-vous que c'est un petit chef-d'œuvre de cœur et d'esprit ? et cela justement par ce que vous n'avez pas voulu en faire un... Je m'arrête, nous entrons dans la gueule de loup, dans l'antre noir du pont Victoria.

Nous voici rendus au grand jour, après avoir vu pendant dix minutes des échappées de lumière blafarde se promener en zigzag sur les bancs, comme des feux-follets, comme les rideaux d'une aurore boréale au firmament, comme les fantasmagories d'un cauchemare.

Donc, vous m'écrirez souvent. Au milieu des tracasseries arides d'occupations multiples, il m'est bon de recevoir une lettre qui ne traite pas d'affaires, qui ne demande pas de réponse difficile, qui parle, qui converse, qui jase, doucement, tendrement, fraternellement.

Les chars courent à toute vitesse à travers les champs couverts de leur blanc linceul. C'est moins poétique qu'un tapis de verdure au printemps ; c'est plus mélancolique, par conséquent, plus à l'unisson avec mes sentiments actuels. Le soleil couchant fait scintiller leur blancheur immaculée et répand dans l'air comme une teinte de gaiété ; de même, au dedans de moi, un certain contentement adoucit la douleur de mon éloi-

eurs m'honorent de leur confiance, mes paroissiens ne me sont pas antipathiques ; mes adversaires, si j'en ai, me respectent ; je ne me connais pas d'ennemis, quoiqu'un certain nombre d'amis, dit-on, se défient de moi, mais cette défiance passera comme les autres choses de la terre. "Vraiment, me disait quelqu'un aujourd'hui même, Dieu vous a fait une existence tissée d'or et de soie" ? Ne serais-je pas un ingrat de me plaindre ?

*Mercredi 8 janvier.* — Sur le train en route pour Sherbrooke. Il est minuit. Vous dormez, je veille et vous écris à la lueur de la lampe vacillante et fumeuse, cela m'amuse.

A St-Hyacinthe après avoir réglé avec Monseigneur Moreau les affaires qui m'y menaient, j'ai passé trois heures en tête-à-tête avec un ami d'enfance, un compagnon de classe, le Curé octuel de la cathédrale. Il y avait douze ans que nous ne nous étions pas rencontrés dans un colloque amical. Hélas nous vieillissons !

J'arriverai à Sherbrooke vers 4 heures du matin. Je dormirai un petit somme à l'Hôtel ; A 7 heures, j'irai voir Monseigneur Racine ; à 8 heures, départ pour Québec ; à 3 heures P. M. Je serai chez son Eminence le Cardinal, à 5 heures chez Mgr le Recteur de l'Université, à 9 heures sous mes couvertes dans un char dortoir, où je devrai dormir deux nuits dans une car celle-ci ne compte pas ; et jeudi matin, je me réveillerai à Montréal : tout cela, supposé qu'aucun accident ne vienne traverser mon programme. L'homme propose, Dieu dispose.

Deux femmes dorment devant moi sur leur siège. Elles ont le sommeil robuste, pour ne pas le rompre plus souvent dans un char qui porte aussi dur. Ça va de mal en pis, nous sommes au galop, en conséquence je cesse de tracer des pattes de mouche.

A bord du Québec central. Tout va comme sur des roulettes. A 4 heures j'arrivais à l'hôtel. "Hôtelier, vous me reveillerez à 6 heures." A 6½ heures j'étais chez Monseigneur l'Évêque ; et à 8 heures moins dix minutes, me voici assis en gare dans un wagon, attendant que le train soit formé.

Je vais faire la méditation de Saint Ignace, sur ces sièges

bourrés, confortablement établi, regardant par la fenêtre se dérouler les scènes variées de la belle nature, les côteaux et les vallons, les rivières et les lacs qui abondent dans ces cantons de l'est si pittoresques. N'est-ce pas aller au Ciel en carosse, à la vapeur ?

Nous nous avançons dans la vallée du St François, suivant les méandres d'une rivière capricieuse, tantôt au milieu de collines longues aux croupes arrondies, tantôt entre des côtes abruptes, à travers des bosquets d'arbres chargés de givre qui ressemblent à d'énormes candélabres étincelants de cristaux. Les sapins nains, courts et larges, ont l'apparence de lustres : si j'en avais de semblables pour mon église ! Les érables ronds et touffus semblent se gourmer comme des matrones à l'exemple de Madame B...; les ormes élancés se balancent flexibles comme Marie J...; et dites-moi qui ressemble dans notre entourage à une épinette pointue et fine ? Le soleil luisant empourpre l'horizon et mon cœur. Deo Gratias !

Je viens de faire quinze milles avec un de mes anciens élèves en théologie, curé dans ces parages. Nous avons parlé du passé, du présent ; je l'ai quitté chez lui, à Angus, où sa petite église et son beau presbytère s'élèvent au centre d'un village florissant au milieu des souches.

Il est 10½ heures. Nous sommes à Garthby, une ville naissante, avec rues droites, moulins, commerce de bois considérable, sur les bords du lac Aylmer, une nappe d'eau large et irrégulière, bordée de forêts épaisses, une des sources de la rivière St François.

11 heures moins le quart, d'Israëli, grand nom, petite place, *magni nominis umbra*, sur le bord d'un lac grand comme un étang.

11 heures, Coleraine sur les bord du lac Noir.

Un peu plus loin, je demande à mon voisin qui ne parle que l'Anglais : " Quel est le nom de cette ville de maisonnettes bâties sur les débris d'un volcan " "Quoi vous ne le savez pas!... Well, c'est Rhetford, la ville de l'amiante. " Le train arrêtait, Mr. Amiante courut à la gare, et revint glorieux, avec une

Pierre grosse comme mes deux poings ; il *échiffe* le mineraisoyeux, il en fait une jointée de filasse, il y applique une allumette : “Voyez, dit-il, le feu n’y peut rien, on en fait des chemises précieuses, des pantalons, des gants — des gants ! ça doit être commode pour tirer les marrons du feu. Oui... peut-être... Tenez, je vous donne cette pierre. — Merci, je vais l’envoyer à mes amis. Où demeurent-ils ? Au plus beau pays du monde. — Où celà se trouve-t-il ? — Sur les bords de l’Achigan !... *Achiganne* ! je ne connais pas cette rivière là ; *Achiganne* ! that’s a beautiful name. — And a famous one, too.”

De la vallée du St François nous passons dans celle de la Chaudière. La vue s’étend, bientôt nous débouchons sur une plaine qui ressemble à celle de St Lin : c’est la Beauce, nue d’arbres, et toute en culture. Les villages se succèdent : Ste Marie, Ste Hénédine, St. Anselme, St. Henri. Déjà dans le lointain nous apercevons le front sévère de la citadelle et le dôme orgueilleux de l’Université.

Sur le train, en route pour Montréal. — Dans une minute je me couche, content de mon voyage à Québec. Demain à Montréal, je terminerai certaines affaires ; et à 4½ heures les chars m’emporteront du côté de New-York.

Demain vous aurez la paix, je n’aurai pas le loisir de tenir le crayon. Ce serait un désordre de tout écrire pour ne dire que des riens, si je n’avais un but. Il importe au commencement d’un voyage de ne pas laisser l’ennui s’introduire au logis, et de se tenir l’esprit continuellement occupé, jusqu’à ce qu’il soit acclimaté au déplacement. Puis j’écris pour deux... et deux que je sais avides de paroles amies, d’échos qu’apporte la vie lointaine.

Donc adieu ! priez pour moi, faites prier. Ecrivez-moi souvent. Donnez-moi cinquante nouvelles ; quand on est loin, ce sont les plus petites choses qu’il fait le plus plaisir d’apprendre ou mieux, il n’y a pas de petites choses, quand elles nous viennent de personnes qui nous sont chères.

J.-B. PROULX.

## LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

### CHAPITRE DEUXIEME ( Suite ).

En un sens, à vrai dire, c'était pour la dernière fois qu'elle était avec tous ces êtres chéris, car jamais ensuite elle ne les reverrait plus dans la douce intimité de la vie de famille.

Sans doute, elle les aimerait autant et même plus qu'avant elle leur serait autant et plus utile qu'elle avait pu l'être jusqu'alors, car la vie de prière et de pénitence qu'elle embrassait allait attirer sur leurs têtes si chères plus de bénédictions qu'aurait pu leur en procurer sa présence dans la famille ; mais c'en était fait, et elle le sentait vivement ; elle ne serait plus le souffle et la joie du foyer, le centre d'attraction vers lequel chacun se sentait instinctivement porté pour chercher sympathie et soutien, dans les petits contretemps inévitable au sein même des plus heureuses familles.

Tout cela était fini pour elle. Elle avait ce soir pour la dernière fois consolé, encouragé, fortifié les siens qui allaient être obligés de chercher ailleurs un cœur qui les aimerait peut-être moins, pour confier leurs espérances aussi bien que les angoisses. Lucie ne repoussa pas ces pensées comme dangereuses en un pareil moment. En les regardant passer devant son âme, des larmes silencieuses coulaient de ses yeux et pourtant elle continua de les contempler car elle sentait en elle ni défaillance, ni tentation. Et comment aurait-elle pu changer quand audessus de ce concert de voix chéries venant de la terre, s'élevait une autre voix plus douce et plus tendre la voix qui avait ravi l'humble Marie dans la solitude de Nazareth, la voix qui avait fait tressaillir une Agnès, une Cécile, à l'aurore du christianisme et qu'avait entendue depuis les âmes chastes de tous les temps. Cette voix elle résonnait en ce moment dans l'âme de Lucie et elle disait : Ecoute, ma fille, ouvre les yeux et prête une oreille attentive ; oublie ton peuple et la maison de ton père et le roi s'éprendra d'amour pour ta beauté.

De plus en plus doux et profonds les accents de cette voix mystérieuse retentirent à son âme, pénétrant jusqu'au plus intime de son être, la remplissant d'une joie ineffable et la ravissant peu à peu dans l'extase d'une joie inexprimable. Et la voix du bien-aimé murmurait toujours, et des larmes s'échappaient maintenant par torrents des yeux de la jeune fille, larmes de bonheur que connaissent seuls ceux qui les ont versées, et aux charmes de la voix céeste qui chantait toujours s'évanouirent bientôt pour Lucie, comme dans un lointain mystérieux, toutes les joies comme tous les chagrins de la terre.

Alors, immobile et silencieuse elle inclina doucement sa tête sur son sein jusqu'à ce qu'elle semblât reposer comme un autre St Jean sur le cœur du bien-aimé, et alors malgré l'immobilité de ses lèvres et de sa langue qui semblaient paralysées par l'ivresse d'un bonheur

inconnu, on peut penser que dans son cœur elle répondit à l'époux céleste par l'oblation complète de tout son être.

A ce moment là même, comme si une main mystérieuse eut touché quelque fibre cachée de son âme, elle vit passer Henriette devant son esprit et elle se rappela la promesse faite au major Grey. Elle se leva aussitôt, car durant le long entretien de son âme avec Dieu elle était tombée à genoux et encore sous l'impression comme d'un rêve joyeux elle alluma une bougie et quitta l'appartement. Elle descendit sans bruit le grand escalier et glissa comme une ombre à travers la grande salle et les longs corridors qui conduisaient à la chapelle. Elle ne s'arrêta que lorsqu'elle se trouva à genoux devant le tabernacle en face du Dieu qui venait cette nuit-là même de l'appeler à lui d'une manière si sensible.

Ne l'accusons pas d'oubli ou d'ingratitude, si après une telle faveur, ce fut le "miserere" de la prière et non le "Magnificat" de la reconnaissance qui s'échappa d'abord de ses lèvres.

Sa prière ne fut pas pour elle-même et sa demande fut désintéressée. Elle pria pour celle qu'elle aimait et qui était perdue ; elle pria pour Henriette et elle le savait nul chant de reconnaissance ne pouvait être plus doux au cœur de son céleste époux que cette prière pour une âme pécheresse.

Elle pria de plus comme Dieu aime qu'on le prie toujours, elle pria avec confiance, sans hésitation. Et pourquoi aurait elle douté. Dieu ne brûlait-il pas lui aussi de pardonner ? Le cœur de ce père si bon ne soupirait-il pas après l'enfant qui s'était échappé si follement de ses bras ? Le Bon Pasteur ne s'était-il pas fatigué, à la recherche de cette brebis errante, attendant maintenant épuisé et haletant l'heure où il pourrait la reporter joyeux au bercail ?

Lucie savait tout cela et c'est ce qui rendait sa prière ferme et confiante. Il est vrai qu'un mystère impénétrable planait sur le sort d'Henriette. Nul n'aurait pu dire en effet pas plus ses parents que ses plus intimes amis le lieu où la compagnie où elle se trouvait, si elle était repentante ou obstinée dans ses désordres ; mais Lui le Dieu devant qui était Lucie, ne savait-il pas toutes ces choses, et ce regard divin qui reposait en ce moment sur elle avec tant de tendresse ne contemplait-il pas en même temps la pauvre fille, objet de sa prière ?

Que peuvent être l'espace et les distances à Celui qui remplit tous les espaces et dont les bras atteignent les extrémités du firmament qu'il fait tressaillir de joie sous sa touche puissante et délicate ? Ainsi quelque grande que fut la distance qui humainement parlant, semblait la séparer d'Henriette ; elle s'en savait rapprochée sous le regard de Dieu, et cette impression alla grandissant dans son âme jusqu'à ce que la confiance lui montrât la pauvre pécheresse réellement agenouillée à ses côtés, attendant anxieuse de la part de Dieu un regard de miséricorde, une parole de pardon. Alors elle pria comme elle n'avait jamais encore prié pour elle-même. Elle supplia, elle implora, elle poussa même la sainte hardiesse de sa prière jusqu'à dire

à Dieu de ne pas attendre, mais de parler au cœur de la pécheresse cette nuit la même, oui cette nuit où elle-même laissait pour lui plaire tout ce qu'elle aimait sur la terre, de lui parler cette nuit en quelque lieu ou en quelque compagnie qu'elle pût être, qu'elle fût dans les étourdissants plaisirs du péché ou dans l'affreuse réaction du désespoir ; de parler à son âme comme lui seul peut parler, d'insister, de la presser, de la contraindre, même en dépit de sa volonté, d'écouter sa voix et de revenir enfin au bercail dont elle s'était si tristement écartée. Pour la première fois de sa vie elle passa un contrat avec son maître, pour la première fois elle mit une condition à sa vocation, appelant ce qu'elle allait faire un sacrifice et tout cela sans craindre de la part de Dieu le moindre reproche. Elle connaissait son divin cœur, ce cœur si tendre, si aimant, cherchant toujours à pardonner ; et quand elle se leva après sa prière ce fut avec la conviction inébranlable que la condition avait été acceptée et que le contrat avait été signé par Dieu. Elle en était aussi certaine que si à ce moment là-même Henriette fût entrée dans la chapelle et eût annoncé son repentir et son retour à la vertu.

#### CHAPITRE IV

Dans cette même belle soirée d'été, et presque à la même heure, où Lucie jetait aux flots bleus de la mer et aux sinuosités de la côte son dernier regard d'adieu, la pauvre fille pour laquelle la future religieuse devait prier cette nuit là même avec tant de ferveur, Henriette, était assise, triste et seule, un enfant mourant sur les genoux dans le misérable grenier d'une maison située dans l'une des rues les plus pauvres et les plus encombrées de Londres.

Son histoire, depuis qu'elle avait déserté le toit paternel était bien courte à dire. Hélas, c'était l'histoire si commune du péché et de l'inconstance humaine. Un court laps de temps donné au plaisir et aux puérides satisfactions de la vanité, puis l'indifférence, le mépris et finalement l'abandon : histoire si commune dans le monde que la seule chose réellement étonnante est qu'elle puisse finir quelquefois autrement. Jour par jour, la malheureuse fille aurait pu suivre les tristes péripéties de la trame où elle avait si follement joué sa vie, jusqu'à l'heure où elle avait remis, entre les bras de l'homme qui l'avait perdue, son enfant nouveau-né, et lui avait rappelé la promesse, l'ancienne promesse si souvent jurée, en pareil cas et si souvent oubliée, la promesse qui l'aurait réhabilitée, autant que faire se pouvait, dans l'opinion du monde, la promesse d'un mariage hélas trop tardif. Un sombre nuage avait passé sur le front du débauché et il avait quitté l'appartement sans ajouter une parole. Le lendemain il partait pour faire visite, disait-il, à un ami, et bien qu'il revint en meilleure humeur après quelques jours, ses absences, à partir de ce temps, devinrent à la fois plus fréquentes et plus prolongées.

Il s'éloigna d'abord pour une semaine seulement, puis les semai-

nes devinrent des mois et il y avait maintenant davantage qu'elle ne l'avait vu et même qu'elle n'en avait entendu parler,

Elle lui avait écrit lettre sur lettre, au club, la seule adresse qu'elle avait de lui, mais toujours sans réponse et son cœur était malade d'espérer toujours en vain. Le peu d'argent qu'elle possédait fut bien vite dépensé et elle avait été obligée d'engager d'abord ses bijoux, puis, un à un, tous les articles d'un peu de valeur de sa garde-robe. Et pendant ce temps, fuyant toujours devant la misère, elle retraitait dans des logements de plus en plus pauvres, faisant pourtant toujours connaître, par un dernier reste d'espérance à l'infidèle déserteur, le lieu où elle cachait sa détresse. A la fin elle avait été heureuse de trouver un abri temporaire dans le misérable grenier où nous l'avons rencontrée dans notre récit.

C'était une chambre comme on en trouve d'ordinaire en semblables réduits. Une table boiteuse et une chaise brisée, une couchette en bois avec un vieux drap usé recouvert d'un couvrepieds rapiécé ; un seau percé et un bassin à terre dans un coin, tel était l'ameublement. L'air qu'on respirait là était lourd et chargé. Point de souffle printanier, point de brise embaumée des fleurs. Même, l'air enfumé de la ville ne pouvait pénétrer par les fenêtres trop vieilles et trop pourries pour pouvoir être ouvertes. D'ailleurs la propriétaire avait obvié à toute tentative à cet égard en fixant solidement, avec un gros clou, le chassis, de manière à le tenir constamment fermé. La pièce était aussi obscure que renfermée car les carreaux d'un verre sombre et épais, souillés par la poussière et obstrués par les toiles d'araignée changeaient en un pâle crépuscule les joyeux rayons que le soleil de mai versait à flots dans les rues étroites de la cité. Six mois auparavant Henriette aurait reculé de dégoût et d'horreur en présence d'une telle habitation et maintenant elle n'en semblait presque pas remarquer la pauvreté, absorbée qu'elle était à épier les moindres mouvements de son enfant malade. Ses vêtements qui avaient dû être autrefois riches et élégants étaient usés maintenant, couverts de taches et tombaient en désordre autour de sa taille amaigrie, mais encore gracieuse. Les longues mèches de ses cheveux aux reflets d'or et de lumière, rejetées en arrière, laissaient à découvert les veines flévrées de ses tempes transparentes. Une de ses mains soutenait la tête de son enfant, l'autre, sauf le temps où elle essayait en vain d'arranger la robe froissée du petit malade, pendait à son côté dans l'attitude du découragement. Evidemment l'enfant allait mourir, car le chagrin et la misère avaient depuis longtemps tari les sources de la vie dans le sein de sa mère qui avait ainsi enduré la lente agonie de voir son enfant dépérir faute d'une nourriture convenable qu'elle ne pouvait pas lui donner. Et ce soir que les ombres de la mort descendaient déjà sur les traits alanguis du pauvre petit, en considérant cette figure ternie et ces yeux sans regard on croyait voir plutôt une image en cire qu'un enfant en vie sur les genoux de sa mère.



Au milieu de son indigence et de sa misère Henriette avait encore au doigt un anneau de quelque valeur. Elle l'avait gardé avec un soin jaloux jusqu'à la fin. C'était le premier gage et elle espérait contre toute espérance qu'un jour elle reverrait l'amant infidèle et lui rappellerait la promesse solennelle qu'il lui avait faite en le passant à son doigt.

Dans la journée, cependant, pressée par la propriétaire du logis, elle s'était décidée à s'en défaire, mais sur le point de sortir pour mettre son projet à exécution, l'enfant avait été saisi de convulsions subites. Sentant que c'était le signal de la fin, elle n'avait pas osé le laisser ni l'emporter dans ses bras, et elle s'était assise où nous l'avons trouvée, suivant d'un regard anxieux les progrès du mal.

La pauvre fille n'avait appelé personne à son secours. Ne savait-elle pas par l'expérience du passé que dans le malheur avec des arrérages de trois semaines de rente les amis au foyer sont aussi rares que les écus de la bourse. Elle était donc restée seule, pendant les longues heures de l'étouffante après-midi qui venait de s'écouler, seule, contemplant la pâleur de son enfant qui allait en augmentant avec les ombres du crépuscule. Ses traits avaient fini par prendre la même expression et à la fin il eût été difficile de dire qui de la mère ou de l'enfant, ressemblait le plus à la mort. Tout à coup, les marches vermoulues de l'escalier craquèrent sous les pas de quelqu'un qui montait. La porte s'ouvrit. Henriette se leva vivement, mais quand elle vit qui était là, elle se rassit en silence. Que pouvait elle attendre, en effet, de cette femme, qui lui avait dit quelques heures auparavant, qu'elle eut à payer ou à quitter la maison, sans vouloir même accepter comme une raison de délai l'état critique du petit mourant. D'ailleurs les premières paroles de la nouvelle arrivée ne furent pas de nature à inspirer plus de confiance.

Hé bien, jeune femme, vous êtes donc restée oisive, toute la journée au lieu d'accomplir ce que je vous ai dit. Souvenez-vous de ce que vous avez entendu ce matin, et je le répète : aussi vrai qu'il y a un Dieu au ciel, vous ne coucherez pas ici ce soir si vous ne me payez pas au moins la moitié du loyer que vous me devez depuis trois semaines.

Henriette ne répondit pas, un mouvement convulsif venait de contracter les traits de son enfant et la pauvre mère dans la crainte de ce qui pouvait arriver ensuite avait oublié complètement sa brutale interlocutrice. Blessée de ce silence qu'elle prit pour de mépris la mégère frappa du pied et posa sa main sur l'épaule d'Henriette. Celle-ci leva un regard suppliant. La misère l'avait domptée. Oubliant tout ce qu'elle avait souffert de cette femme, croyant peut-être que le cœur d'une femme, quelle qu'elle soit, ne saurait être sans pitié en présence d'un enfant mourant, espérant aussi être rassurée sur l'état critique de son fils, elle dit d'un ton suppléant en fixant encore une fois la pale petite figure haletante sur ses genoux :

(A continuer.)